

Djamila Debèche, « *je suis une oubliée de l'histoire* »

Connaissance de Djamila Debèche

Djamila Debèche est citée dans toutes les études panoramiques de la littérature algérienne des femmes mais peu d'informations ont été divulguées la concernant. Ces informations ont été données dans un entretien assez unique en son genre, publié par Aouicha Allag (alors à la bibliothèque du Romanisches Seminar de l'Université de Francfort sur le Main) dans le N°2 de mai 1990 du *Cahier d'études maghrébines*, « Maghreb au féminin – Dossier Assia Djebar », dirigé à l'Université de Cologne en Allemagne par Lucette Heller-Goldenberg. Long entretien d'une dizaine de pages (p. 109-118), il éclaire, de manière très intéressante, la personnalité de cette femme de la période coloniale algérienne qu'au mieux on ne connaissait que par la lecture et l'analyse de ses deux romans. Nous allons donc nous appuyer sur cet entretien qui nous permet de donner la parole à l'écrivaine et nous en donnerons de nombreux extraits (notés en italiques). Achour Cheurfi dans son dictionnaire biographique, *Mémoire algérienne* (Alger, éd. Dahlab, 1996, p. 304) a bénéficié de cet entretien et a, très heureusement, rectifié les informations lacunaires et en partie fausses données de mon *Anthologie de la littérature algérienne*, Bordas-Enap, 1990.

J'ai, pour ma part, intégré les deux romans de Djamila Debèche dans le chapitre III de la seconde partie de ma thèse (*Abécédaires en devenir*, Alger, Enap, 1985), « Du regard assimilateur au regard assimilé » (p. 279-368) : deux romans dans le corpus de 13 romans algériens, de 6 romans tunisiens et marocains et 7 romans sub-sahariens, donc 26 romans autobiographiques ou autobiographies. D'emblée, je plaçais la romancière dans un mouvement d'ensemble où les écritures, des moins novatrices – c'est le cas de l'écriture de Djamila Debèche –, aux plus novatrices, étaient inscrites dans cet apprentissage de la langue française par l'école coloniale et les conséquences que cet apprentissage a eues sur le style de l'écrivain, élève méritant ou écrivain au sens plein du terme. Je la plaçais dans une génération littéraire qui a initié une mutation créatrice en passant de la voix de la collectivité (de la tradition) à celle de la particularité (de l'individu).

Cette perspective rappelée de l'ouvrage de 1985 peut faire comprendre ce qu'a de biaisée l'appréciation de « N.B. » dans *Le Soir d'Algérie* du 7 mars 2010, dans son article, « Premiers romans féminins : intimistes puis révoltés » : « S'introduire par une porte dérobée, sur la

pointe des pieds, dans un univers totalement inconnu, dans l'univers du "dehors" exclusivement masculin, se retrouver face à un questionnement identitaire féminin et face à une terre spoliée, usurpée par les Français, telles sont les éléments qui ont vu naître la littérature féminine, venue dans un paysage littéraire algérien de l'époque, qui lui-même cherchait sa voix depuis l'expédition de 1830.

[...] Ainsi est né en 1947 le premier roman féminin algérien, tel un cri profond et une prise de conscience, tout aussi particulière que nécessaire. *Leïla, jeune fille d'Algérie* de Djamila Debèche, suivi d'*Aziza* et *Jacinthe Noire* de Taos Amrouche, puis viendront *La Soif* et *Les Impatients* d'Assia Djebar, ce sont-là les premiers soubassements de cette littérature féminine algérienne qui va surprendre agréablement par sa simplicité, puis par sa ténacité, et dans les années suivantes, par sa force. C'est un cri révélateur du désir d'être, du désir d'exister, surtout qu'à cette époque-là l'on est encore très loin de toute trace d'émancipation et d'évolution de la femme algérienne. La naissance de la littérature féminine en Algérie est liée au premier texte publié par une femme algérienne en 1947. Jean Déjeux fait de la publication de *Jacinthe Noire* de Taos Amrouche (écrit entre 1934 et 1939) le premier roman féminin algérien. Bien qu'elle soit en accord avec Jean Déjeux sur l'année de publication du premier roman féminin de langue française en Algérie, Christiane Achour souligne qu'il s'agissait d'abord de Djamila Debèche avec son premier roman *Leïla, jeune fille d'Algérie* paru également en 1947. Arborant la thèse selon laquelle le premier roman féminin algérien né en Algérie a été écrit et publié en Algérie par Djamila Debèche qui vivait en Algérie, alors que Taos Amrouche a écrit et publié son premier roman hors du pays. Cependant, les écrivaines des milieux français et juif nés et publiant en Algérie ont publié des romans dès l'année 1919, se faisant connaître avec succès dans le milieu littéraire algérien : Lucienne Favre, Jeanne Faure-Sardet, Angèle Maroval-Berthoin. Puis, les plus connues : la Constantinoise Maximilienne Heller, avec *La mer rouge* (1923), Magali Boissard qui publie dès 1909 des romans de qualité, *Les endormies*, Marie Bugéja avec *Nos sœurs musulmanes*. Ensuite, Elissa Rhaïs qui a le plus marqué cette littérature par la somme des œuvres écrites : *Le Sein blanc*, *La Fille d'Eléazar*, *Saâda la Marocaine*, *Le Café chantant*, *La Fille des pachas* et *Djelloul de Fès*. »

Par ailleurs, les deux romans de Djamila Debèche ont été analysés par Nora Kazi-Tani dans *Diwan d'inquiétude et d'espoir – La littérature féminine algérienne de langue française*, édité aux éd. de l'ENAG à Alger, en 1991, collectif que j'ai dirigé, dans un chapitre intitulé « Djamila Debèche – Une quête à mi-chemin » (p. 17-46). Je ne pourrai rendre compte ici de la précision de ses analyses.

Un parcours

Djamila Debèche, née le 30 juin 1926 à Sétif dans le département de Constantine, a été orpheline de père jeune et élevée par ses grands-parents maternels qui lui ont donné une double éducation « *une éducation occidentale et une éducation algérienne, éducation arabe.* » « *J'ai vécu un peu au Sahara. Mon grand-père qui était un ami du prince Louis de Monaco fit, dans des circonstances exceptionnelles, visiter au prince le Sahara. Mon grand-père eut à ouvrir des magasins de tapis orientaux à Monaco. Dès lors, ma grand-mère et moi faisons le voyage entre l'Algérie et Monaco. Je revenais chaque année à Alger où ma mère, mon oncle maternel et ma tante Mimi avaient une villa.* » Durant cette enfance et cette adolescence, elle fait des études et rapidement a des professeurs particuliers. Djamila Debèche insiste sur le peu de relations qu'elle a eues avec sa famille paternelle (son père venait du Douar des Ouled Sidi Ahmed) : « *D'ailleurs, mon père était anti-français. Il était très attaché aux traditions et coutumes musulmanes. Moi, j'ai été élevée par mes grands-parents maternels. J'ai pris l'habitude d'être attachée au Sahara, aux Ouled Djellal.* »

A l'indépendance du pays, Djamila Debèche est jeune : elle a 36 ans. Qu'était donc sa vie antérieure ? Elle naviguait entre le Sahara, Alger et Monte Carlo : « *J'avais une auréole de femme qui n'était pas assujettie à la vie de la communauté du fait que je partais en France de temps en temps.* » Dans l'entretien d'Aouicha Allag, Djamila Debèche ne répond jamais aux questions précises qui lui sont posées sur ses lieux de vie, la perception que les Algériens ou les Français avaient d'elle : elle préfère des appréciations générales, se contredisant parfois d'une phrase à l'autre. Sur la scolarisation des filles par exemple en 1942, était-elle « l'unique Algérienne » ? : « L'unique non, mais il n'y en avait pas beaucoup : peut-être 5% ou au dessus de 5% ; deux ou trois Algériennes peut-être. Les écoles étaient conçues pour l'élite française seulement. »

Ce qui lui importe est d'affirmer son désir d'égalité avec les Françaises car elle avait de l'instruction et n'avait rien de moins qu'elles. Elle raconte des anecdotes qui la montrent sensible à l'injustice sociale dont sont frappés les siens, les autres Algériens. Cela explique son « combat » pour l'instruction des filles. A ce sujet, elle a bien donné de nombreuses conférences et publié des opuscules comme « L'enseignement de la langue arabe » et « le droit de vote aux femmes algériennes », réunis dans une brochure de 32 pages en 1950 ; « Les musulmanes algériennes et la scolarisation », cette conférence donnée le 15 janvier 1950 à la Faculté d'Alger, sous l'égide du Comité de scolarisation et de lutte contre l'analphabétisme,

constitué en 1949 par le Syndicat des Instituteurs, comité dont elle faisait partie, a été éditée en brochure de 20 pages à l'imprimerie Charras à Alger, la même année. En 1959, elle publie en France (Nevers, impr. Chassaing), *Les grandes étapes de l'évolution féminine en pays d'Islam*, en plein accord avec ce que pouvait écrire Marie Bugéjà par exemple.

En 1990, dans l'entretien cité, son point de vue est que les Français n'ont pas fait assez acte d'autorité pour imposer cette scolarisation des filles et ont trop respecté l'avis des traditionalistes, « *les vieux Guenours (Guennour = turban), comme on les appelait à l'époque, (qui) étaient hostiles à l'évolution de la femme musulmane.* » C'est cette coalition masculine, en quelque sorte, qui a fait qu'elle a été mal vue des deux côtés, par les Français et par les Algériens, dans sa lutte pour l'évolution de la femme musulmane par la scolarisation : « *Les Français étaient contre moi et les musulmans l'étaient encore plus.* »

En 1942, elle était engagée à Radio Alger, « *Le gouvernement français cherchait une Algérienne qui parlait le français sans accent. Je fus appelée par le responsable des émissions arabes qui m'a demandé si je voulais parler à la radio. Je rentrais de vacances de Monte Carlo pour reprendre mes études. Ma grand-mère aurait voulu que je sois avocate. J'ai donc accepté de faire le travail à condition de créer une chronique qui devait s'appeler Chronique de la vie sociale.* » Cette émission s'est faite en français et, parfois, en arabe dialectal. Les sujets abordés étaient la vie sociale des femmes à l'époque du Prophète : « *j'essayais surtout de sensibiliser les femmes algériennes, de leur dire que ce n'était pas les traditions islamiques qui les empêchaient d'évoluer.* » Certaines émissions portaient aussi sur la scolarisation des filles, prenaient position contre le mariage forcé, précoce : le consentement était essentiel. Djamila Debèche dit s'être appuyée sur des exemples d'autres pays musulmans, l'exemple de Mustapha Kemal en Turquie. Elle parlait des mouvements des femmes, en Egypte par exemple.

Djamila Debèche dit aussi n'avoir jamais été naturalisée, tout en précisant qu'elle a toujours eu une carte d'identité, « *Vous savez, on m'a donné la nationalité française (...) Mon oncle qui, lui, était très occidentalisé, s'est sans doute occupé de cela.* »

Elle pense qu'on a beaucoup médité à son sujet et que, finalement, on n'a parlé d'elle que lorsqu'elle a fait des reportages en Asie pour *L'Echo d'Alger* : « *Autrement, on n'a jamais parlé de moi, je suis une oubliée de l'histoire.* » Elle estime n'avoir pas eu de soutien de la bourgeoisie algérienne, que seules les femmes du peuple la soutenaient mais qu'elles n'avaient pas la parole pour manifester leur adhésion à ses thèses : « *J'avais même fait appel aux hommes. Les Scouts musulmans d'Algérie, une des organisations les plus importantes de*

l'époque, m'avait combattue. » Elle affirme être restée en Algérie jusqu'en 1962 mais en partant « *de temps à autre en voyage. Je faisais des conférences à l'étranger.* »

En 1964, en France, elle a voulu entrer dans une association et a participé à deux numéros d'un journal et à deux réunions, la première présidée par Mme. Tandjaoui et la seconde par elle-même. Mais devant l'hostilité qu'elle a sentie à son égard et ne la comprenant pas, elle s'est retirée. Elle a alors beaucoup voyagé allant jusqu'au Japon et publiant ses reportages dans une revue française, *Dialogues* : elle y reprend ainsi son étude sur Isabelle Eberhardt de 1946, dans le n°13 de juillet-août 1964. Lorsqu'elle est interrogée en 1990, elle dit vouloir écrire ses mémoires sous une forme romanesque et explique l'abandon des troisième et quatrième romans qu'elle avait annoncés, *Entre l'Orient et l'Occident* et *Les Cavaliers du Maghreb*, à cause de la guerre.

Le choix de la fiction par défaut

« *On ne m'a jamais considérée comme un écrivain. Vous savez, je considère l'évolution de la femme comme un acte de foi. Je n'ai pas voulu faire une œuvre littéraire.* » Dans les propos qu'elle tient sur ses romans, on relève aussi des contradictions : à la fois le regret de n'avoir pas été reconnue et en même temps l'affirmation qu'elle n'a jamais voulu être romancière. Son rêve était d'être journaliste et après avoir été censurée à la radio, elle a créé un journal, *L'Action* qu'elle lance le 25 septembre 1947 – revue « sociale, féminine, littéraire et artistique » (six numéros parus) –, l'année même où elle publie son premier roman. Ses moyens financiers ne lui permettent pas de tenir le coup. Combattue aussi par l'Union des femmes musulmanes parce qu'elle la considérait comme pro-française, elle poursuit son « combat » par le recours à une écriture romanesque à forte inspiration autobiographique et toujours avec le souci d'œuvrer à la promotion de la femme. Très marquée par une écriture en langue française normée, elle use et abuse des clichés les plus éculés d'une sorte d'écriture orientaliste.

Outre les courts essais et les conférences cités précédemment, elle publie durant l'année 1946, dans la revue *Méditerranée* – n°23 d'août 1946 –, son premier texte littéraire qui est une nouvelle, « Dahmane, enfant de la Casbah » ; dans le n°37 de novembre, « La vie tourmentée d'Isabelle Eberhardt ». Après la mort de Camus, elle publie un article dans le n°31 de juillet 1960 de la revue *Simoun*, « Notre frère Albert Camus ». En février 1947, dans le n°36 de *Terre d'Afrique*, elle publie sa seconde nouvelle, « Les Ben Lockri ». C'est bien en 1947 que

paraît son premier roman, *Leïla, jeune fille d'Algérie*, (Alger, imprimerie Charras) ; le second paraîtra en 1955, *Aziza*, (Alger, imprimerie Imbert).

Que Djamila Debèche fasse partie d'un milieu très privilégié est évident et elle ne le nie pas. Qu'elle n'ait pas accordé une place centrale à l'émancipation du pays du poids colonial en est une autre. N'ayant jamais voulu adhéré à un parti politique, elle n'en a pas moins des appréciations politiques tranchées comme celles sur la date-symbole pour l'Algérie et pour Sétif : « *Le 8 mai 1945 a eu surtout une influence désastreuse sur le plan politique* » et juge que ses romans avaient « *un caractère politique* ». Elle n'en reste pas moins une figure intéressante à étudier dans sa singularité et sa manière de se positionner dans les milieux français et algériens dans la décennie qui précède 1954. Sur le plan journalistique, elle fut, d'une certaine façon, une pionnière et a manifesté une grande liberté d'esprit. Son ton revendicatif d'une modernité pour les femmes, dans des récits effaçant la présence coloniale comme contraignante et dominatrice pour tout le pays, a pu la faire lire en 1980 par de jeunes Algériennes, insuffisamment informées du contexte socio-historique et séduites par cette écriture « simple », comme une féministe pionnière.

Pour présenter Djamila Debèche romancière, suivons Bouba Tabti-Mohammedi dans son panorama des écritures féminines algériennes, publié dans *Algérie Littérature/Action* et mis en ligne sur le site des revues plurielles, « Regard sur la littérature féminine algérienne » :

« Les femmes sont entrées d'abord à petits pas en littérature et e longtemps cette littérature s'est limitée à quelques noms de pionnières, objets de curiosité, auxquelles d'ailleurs de nombreux travaux ont été consacrés, Djamila Debèche, les Amrouche Fadhma Aït Mansour, la mère, Marguerite Taos, la fille.

La première publiait en 1947 *Leïla, jeune fille d'Algérie* puis *Aziza* en 1955, romans bien conventionnels, il faut le dire, où l'intrigue sert de prétexte à des développements sur la possibilité pour la "femme musulmane" de s'émanciper dans l'Algérie coloniale, sur l'opposition tradition/modernité recouvrant une opposition culture musulmane/culture française. Le premier roman reprend les mythes de l'idéologie coloniale, le second marque une légère évolution ; il met encore en scène une jeune fille déchirée entre tradition et modernité qui assiste d'abord inquiète à la montée du nationalisme puis admet peu à peu l'idée que, peut-être, le monde qui se construit sera de progrès. »

Moi-même, dans la deuxième partie de l'article, « Algérie, Littérature de femmes. Leur pesant de mots » (*Europe*, n° Hors série, Algérie – Littérature et arts, Novembre 2003, p. 96-110.), intitulé « Emergences », j'ai associé Djamila Debèche, Taos Amrouche, Assia Djebar, de

cette manière : « Après la seconde guerre mondiale, deux Algériennes, Djamila Debèche et Taos Amrouche, écrivent et publient. Ce que l'on peut souligner sans s'attarder trop longuement puisque des études ont été faites à leur sujet, c'est la singularité de leur irruption dans le champ littéraire, singularité qui s'explique par leur statut particulier dans la société algérienne d'alors : Djamila Debèche fait partie de celles qui connaissent, grâce à leur milieu familial aisé, les chemins de l'école coloniale, la formation reçue lui donnant le goût de l'écriture. Si elle donne conférences et articles sur la condition de la femme musulmane et qu'elle plaide pour son "émancipation" dans le cadre français, il est à noter, pour notre propos, qu'elle est beaucoup plus ambivalente dans ses romans fortement teintés par son expérience même si aucune des deux héroïnes ne porte son prénom : Leïla et Aziza, étant ses porte-parole. On y voit une jeune fille ou une jeune femme "émancipée" en butte aux difficultés de reconnaissance par sa société, mal acceptée par la société coloniale et qui doit affirmer son autonomie envers et contre tous. Néanmoins le ton reste très modéré quant à la critique du système colonial alors qu'il sait se faire acerbe quand il s'agit d'évoquer de jeunes nationalistes. Romans d'une époque, ils sont indicatifs d'un certain esprit d'alors chez ceux et celles qui tentent la voie de l'assimilation. »

Leïla est la fille d'un des membres de la Communauté musulmane du Sahara algérien, le Cheikh Ibrahim Ben Abdallah, propriétaire d'importantes palmeraies aux Ouled Djellal. Veuf, son père s'est remarié avec Lalla Messaouda qui a elle-même deux enfants. Celle-ci se comporte en parfaite marâtre mais heureusement le père est persuadé qu'il faut donner une instruction « moderne » à sa fille à Alger, dans une institution religieuse catholique où elle doit conserver sa religion islamique. Le roman commence lorsqu'à l'achèvement de ses études, Leïla doit retourner dans le Sud et ce retour est marqué par la perte de son père. Avant de quitter Alger, Leïla est assurée du soutien de sa meilleure amie, Madeleine Lormont. Son oncle, le Cheikh Ali, est devenu son tuteur légal et veut la marier à son propre fils, Hamza, dépensier et jouisseur. En fait le père et le fils veulent masquer par ce mariage les trous béants faits dans l'héritage de Leïla. Elle appelle au secours les Lormont qui viennent la tirer des griffes du mariage forcé : la seule condition est qu'elle renonce à son héritage. A Bougie, chez les Lormont, elle devient secrétaire à l'usine de Mr. Lormont et le jeune médecin qui vient au dispensaire qu'elle a conseillé de créer, Yahia Idriss, se révèle l'homme rêvé par et pour Leïla. L'oncle, malade, se repent de ce qu'il a fait subir à sa nièce, la rétablit dans ses droits et le jeune couple décide d'aller vivre sur les propriétés du Sud et d'y apporter l'instruction et l'hygiène, indispensables à l'entrée dans la modernité. On voit bien ici combien le roman

correspond aux canons du roman à thèse : Djamila Debèche investit le roman des thèmes mêmes de ses conférences et de ses émissions de radio. L'exergue du roman ne fait pas dans la nuance : « ... Formez les femmes, vous trouverez en elles les auxiliaires les plus précieux ; négligez-les, vous aurez des obstacles presque invincibles... » Tout ce qui est modernité et espace de bonheur appartient à la sphère coloniale alors que ce qui est régression et brutalité relève de la sphère du colonisé. Et arrivant à Bougie, après avoir été « libérée » du sort qui l'attendait, Leïla dit : « Je ne puis en vouloir à ma famille (...) Elle croit être dans le vrai ; tout le mal vient du fait que j'ai évolué alors qu'elle est en marge de la civilisation. »

La préface du roman est sans ambiguïté quant à la cible que la romancière veut toucher : « C'est en pensant à vous, femmes de France, que j'ai écrit ces pages. Dans la métropole, comme dans la France d'Outre-mer, un magnifique effort est fait par l'élément féminin (...) En Algérie, bien des choses restent à faire dans le domaine culturel (...) Je souhaite qu'à la faveur de ces lignes puisse apparaître plus nettement la situation de la musulmane algérienne qui se trouve elle aussi à un tournant de sa destinée. »

Dans le second roman, Aziza est originaire des Beni-Ahmed, petit douar des environs de Sétif. Orpheline, elle est élevée par son oncle maternel qui l'envoie à l'école coloniale. A l'issue de ses études, elle obtient un emploi de journaliste. C'est lors d'une réception qu'elle rencontre son meilleur ami d'enfance, Ali Kémal, futur avocat. C'est le coup de foudre mais le frère aîné d'Ali lui est très hostile : « Je sais qu'Ali a un sentiment pour toi. Mais nous vivons à la mode arabe. Et toi, il vaut mieux que tu épouses un européen. »

Ali se distingue alors en défendant un nationaliste c'est-à-dire, sous la plume de Djamila Debèche, quelqu'un qui a été arrêté pour « menées anti-françaises ».

Néanmoins l'amour balaie ses angoisses et prémonitions et lorsqu'Ali la demande en mariage, elle accepte, acceptant même de se marier selon les coutumes, au douar. Entre ses moments de désespoir et de vacuité dans le milieu féminin traditionnel et les moments d'intense union avec Ali, Aziza oscille entre l'inquiétude et le bonheur. Mais au bout de trois semaines, Ali doit retourner à Sétif travailler alors qu'Aziza reste au douar et dépérit « assise par terre, indifférente à tout, amaigrie, les yeux hagards. »

Ali finit par la ramener à Alger mais plus rien n'est pareil. Aziza apprend qu'il veut prendre une seconde épouse. Dans les milieux qu'elle côtoyait avant son mariage, tout le monde la regarde avec suspicion car elle a accompli ce « retour » dégradant et régressif. Christian Alray, un industriel exprime ce que chacun pense : « vous, éduquée dans nos écoles (...) Par cet acte, vous avez renié les principes qu'on vous a inculqués. »

Elle se rend compte que les nationalistes eux-mêmes se détournent de son mari plus ambitieux que sincère. Elle décide d'accepter des propositions de travail à Paris mais, au moment de quitter l'Algérie, en traversant le jardin Marengo à Alger, elle voit une petite Aziza vive, espiègle et spontanée : elle se dit que cette petite fille est l'avenir des femmes de ce pays et qu'elle veut voir ces nouvelles Aziza s'épanouir. Elle renonce à son projet de départ.

Plus complexe que le précédent, écrit au début de la guerre d'indépendance, ce second roman contient des frémissements de prise de conscience d'un être hybride à la recherche de son identité et prisonnier d'un projet de société où la France joue un rôle essentiel.

Intéressants sur le plan socio-historique, ces deux romans, et particulièrement le premier, ont une valeur littéraire incertaine. En ce sens, N.B., du *Soir d'Algérie*, a raison d'associer Djamila Debèche à des romancières de seconde zone de la communauté européenne d'Algérie comme Lucienne Favre, Maximilienne Heller, Magali Boissard, Marie Bugéja ou Elissa Rhais qui n'ont pas écrit d'excellentes œuvres littéraires mais des œuvres révélatrices d'un temps colonial avec ses impasses et ses illusions. Mais si l'on veut saisir l'émergence d'une littérature algérienne des femmes, on doit plus volontiers l'associer à Marguerite-Taous Amrouche et aux débuts littéraires d'Assia Debbas. En effet, les écrits féminins coloniaux avaient peu d'effet de contagion et d'exemplarité pour les Algériennes aspirant à l'écriture.

Enfin, en février 2013, vient de paraître une présentation de Djamila Debèche dans un ouvrage impressionnant par son volume (588 p.) et par tous les extraits dont il est composé : *Des femmes écrivent l'Afrique – L'Afrique du Nord*, somme dirigée par Fatima Sadiqi, Amira Nowaira, Azza El Kholy et Moha Ennaji, aux éditions Karthala à Paris. Ces recherches sont traduites de l'anglais et ont fait appel à un grand nombre de chercheurs. L'Afrique du Nord est le quatrième et dernier tome du projet de la Feminist Press, City University of New York en discussion et en réalisation depuis le début des années 1990 et dont le fruit est une anthologie avec choix de textes et présentation des auteures. Dans leur introduction, les coordinateurs soulignent la difficulté qu'ils ont eue à travailler avec des chercheurs algériens et, effectivement, cette difficulté se traduit par les maigres et contestables résultats qui, pour l'Algérie, recensent, « à partir du milieu du XX^e siècle », six auteures, pour « la fin du XX^e siècle », une auteure seulement et pour « Le siècle nouveau », aucun nom. Les articles les plus intéressants sont consacrés à Baya Hocine, Djamila Boupacha et Zhor Zerari et sont signés par Malika El Korso. Pour les articles plus littéraires, ils sont signés par Zahia Smaïl Salhi, Maître de conférences et chef du département d'Etudes arabes et du Moyen Orient de l'Université de Leeds en Grande Bretagne : c'est le cas de la présentation de Djamila Debèche. Déplorant le fait que ce soit « un auteur qu'on continue de ne pas suffisamment

apprécier, malgré ses contributions majeures à la littérature francophone algérienne à ses débuts, ainsi qu'au mouvement féministe algérien » (p. 289), cette chercheuse laisse entendre que le silence autour de ses écrits vient du fait qu'elle défendait « la double aliénation des femmes algériennes, assujetties par les deux formes d'oppression, coloniale et patriarcale » (p.290). Cette lutte « contre la domination étrangère et l'inégalité raciale » revient encore dans la suite et se conclut par « Aziza représente clairement la position des femmes en tant que "colonisées des colonisés". » Ayant beaucoup moins d'informations que celles dont nous faisons état, Zahia Smail Salhi termine en supposant que c'est sa naturalisation française qui l'a obligée à quitter le pays après l'indépendance. L'extrait choisi est pris dans le second roman.

Il est intéressant de souligner que la perspective concernant cette auteure est la même que celles des jeunes lectrices algériennes que nous évoquions précédemment : mais les moyens de lecture ne sont pas les mêmes et on ne peut que regretter ici ces interprétations erronées. En effet, on ne peut affirmer la qualité d'une œuvre qui, littérairement parlant est médiocre même si elle est intéressante sociologiquement. Nous avons vu précédemment que D. Debèche elle-même en convient ayant surtout voulu être journaliste et étant plus préoccupée par le « message » de ses romans que par leur écriture. On ne peut non plus donner à ses écrits le qualificatif de « féministe » en gommant le contexte colonial de ses interventions qu'il aurait été passionnant de rappeler pour ne pas tomber avec facilité dans la critique contre le nationalisme. Ce n'est pas rendre justice à l'Histoire que d'apprécier un parcours à l'aune de nos catégories contemporaines comme celles de féminisme, patriarcat, appartenance nationale, nationalisme, etc. D. Debèche n'a pas protesté contre la domination étrangère et l'oppression coloniale. Elle s'en satisfaisait, même si elle demandait un peu plus de justice. Sa nationalité française est aussi à replacer dans le contexte algérien global de l'époque. Combien d'écrivaines algériennes de talent sont purement et simplement passées sous silence dans cette anthologie au profit de la glorification de l'une d'entre elles.

Christiane CHAULET ACHOUR

Mars 2013